

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Claire Dupont
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



MARLÈNE SALDANA

JONATHAN DRILLET

SHOWGIRL

Du 26 février au 9 mars à 20h30,
les samedis à 18h,
relâche jeudi 29 février,
dimanche 3 et jeudi 7 mars

Tarifs
Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1h25

Déconseillé aux moins de 16 ans

Service presse
Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Conception, texte et interprétation

Jonathan Drillet

Marlène Saldana

librement inspiré de

Showgirls

de Paul Verhoeven (1995)

Création musicale

Rebeka Warrior

Mix

Krikor

Conseil chorégraphique

Mai Ishiwata

Scénographie

Sophie Perez

Sculpture

Daniel Mestanza

Création costumes, maquillage et**perruques**

Jean-Biche

Lumières

Fabrice Ollivier

Son

Guillaume Olmeta

Assistant

Robin Causse

Régie générale

François Aubry dit Moustache

Production

Fabrik Cassiopée

Chloé Perol

Diffusion et administration

Fabrik Cassiopée

Manon Crochemore &

Mathilde Lalanne

Production déléguée

The United Patriotic Squadrons
of Blessed Diana

Coproduction

Nanterre Amandiers - Centre
dramatique national, Centre
Chorégraphique National de
Caen en Normandie, Comédie de
Caen - Centre dramatique national
de Normandie, Charleroi Danse,
Théâtre Saint-Gervais Genève,
Les SUBS (Lyon), La rose des
vents - Scène nationale Lille
métropole Villeneuve d'Ascq,
TAP - Scène nationale de Poitiers et
La Comédie de Reims

Remerciements à

Pierre Hardy, Philippe Quesne,
Neonglazenaïls, Cédric Debeuf
Studio, Marc Chevillon, Jérôme
Pique, Makoto Chill Okubo, César
Vayssié, Pierre Desprats, Narcisse
Agency, Warriorecords, Elise
Lahouassa et Paul Verhoeven.

Tournée 2024

12, 13 et 14 mars

CDN Besançon Franche-Comté

17, 18 et 19 avril

Le Quartz, Scène nationale de Brest

SHOWGIRL

Showgirls, c'est d'abord un film réalisé par Paul Verhoeven en 1995 dans lequel Nomi Malone, une jeune femme ambitieuse, rêve de devenir meneuse de revue à Las Vegas, et y parvient après de multiples déboires, humiliations et trahisons. Marlène Saldana et Jonathan Drillet, tandem inclassable, s'emparent de ce scénario et de l'histoire de sa comédienne principale, Elisabeth Berkley, qui a vu sa carrière s'arrêter net à la sortie du film. Dans *Showgirl* (au singulier cette fois), au cœur d'un volcan-mamelon kitsch à souhait – rappelant autant le décor du film que celui de *Oh les beaux jours !* de Beckett – Marlène Saldana joue tous les personnages du film, sur une musique techno originale de Rebeka Warrior.

Un spectacle explosif à l'esthétique queer, drôle et tragique, sur les excès liés au pouvoir, à l'ambition et au sexe dans l'univers impitoyable et violent du show-business, et sur les ravages de ce milieu pour toutes celles et ceux qui rêvent de gloire, de lumière et de paillettes...

Maxime Bodin

PHOTOS



© Jérôme Pique



© Narcisse Agency

ENTRETIEN

Victor Roussel : *De quelles manières le film Showgirls, et le parcours de son héroïne, ont résonné en vous ?*

Marlène Saldana : L'envie de créer un spectacle à partir de ce film vient de moi, je l'adore depuis très longtemps. À première vue, *Showgirls* est un banal film de danse, dont le scénario reprend les codes typiques du *fallen woman* : Nomi Malone est une fille de la rue qui arrive à Las Vegas pour tenter sa chance en tant que danseuse, elle vit une ascension fulgurante vers la gloire puis c'est la chute. C'est aussi un film sur la lutte des classes, c'est l'histoire d'une fille, d'une parvenue, lâchée dans le capitalisme le plus crasse et qui essaye de grimper les échelons comme elle le peut, qui danse nue dans un bar de striptease et refuse qu'on la traite de pute. Ce qui raconte sans doute quelque chose d'intéressant sur le métier d'interprète...

Jonathan Drillet : J'ai découvert le film grâce à Marlène, je connaissais le travail de Verhoeven avec *Robocop*, *Total recall*, *Basic Instinct*, mais j'étais moins familier de ses films plus confidentiels, comme *Spetters*, qui vaut le détour lui aussi, ou plus controversés, disons, comme *Showgirls*. C'est vraiment un film de *warrior*, Nomi Malone est une guerrière du quotidien, qui vient des classes populaires, et qui doit faire face à tout un tas d'obstacles, des obstacles qui sont des hommes la plupart du temps, car comme le disait Jacques Rivette c'est le trait commun de tous les films de Verhoeven : comment survivre dans un monde peuplé d'ordures... Et puis c'est aussi le parcours du film, son histoire, qui nous a intéressés, les passions qu'il a soulevées, la malédiction tombée sur Elizabeth Berkley, le bide total puis le retour en grâce, les fans, le culte, le contre-culte...

V. R. : *Justement, que vous raconte la trajectoire d'Elizabeth Berkley, l'actrice principale du film ?*

M. S. : Le parcours de cette fille me touche beaucoup, il est en miroir avec celui de son personnage, et ce qu'elle a dû affronter est d'une grande force symbolique. Elizabeth Berkley voulait vraiment obtenir ce rôle. Elle avait été révélée dans *Sauvés par le gong*, une sitcom niaise de campus américain, dans laquelle elle jouait le personnage de l'intello. Elle voulait se libérer de cette image et, comme elle était une excellente danseuse, elle pensait que *Showgirls* ferait d'elle une star. Comme Sharon Stone dans *Basic Instinct*. Pendant le tournage, elle a vraiment fait ce qu'on lui a demandé, elle a joué de manière expressionniste, suivant les consignes de Verhoeven qui lui disait de s'inspirer d'*Ivan le Terrible* d'Eisenstein. Mais personne n'a compris sa performance, tout le monde a cru qu'elle était nulle. Et puis elle est à poil du début à la fin du film, jambes écartées et nu intégral. Elle arrive à jouer cela sans être vulgaire, elle a vraiment fait son job d'interprète, et pourtant tout le monde l'a humiliée et le réalisateur ne l'a pas vraiment défendue à l'époque.

J. D. : Elle a été virée par son agent, on ne l'a plus vraiment revue au cinéma ensuite, elle a été punie par la critique et par les studios. Puis réhabilitée par les drag-queens, notamment lors des "projections de minuit" dans l'East Village, des séances performées où les danseuses se rassemblaient sous l'écran pour reproduire les chorégraphies ou hurler des conseils aux personnages : "*Don't overact, Nomi !*". De fil en aiguille, et notamment grâce à ce lien entre le film et le camp, ou la culture queer, *Showgirls* a connu une véritable renaissance, et ce côté rédemption vaut aussi pour Elizabeth Berkley, qui parle, elle, de résilience.

ENTRETIEN

V. R. : *Dans sa manière de regarder, de faire des films, qu'est-ce qui vous influence dans le cinéma de Paul Verhoeven ?*

M. S. : J'aime plein de choses dans son cinéma, il est esthétiquement très beau bien sûr, mais ce que je préfère c'est que son propos reste toujours dans le gris, rien n'est jamais bon ou mauvais, il n'y pas de thèse, pas de morale finale. Les scènes de Verhoeven sont comme des aplats de couleurs clinquantes qu'il nous jette à la gueule et on doit se débrouiller avec. Je trouve nécessaire de chérir les œuvres qui refusent de tenir un propos clair. On nous l'a d'ailleurs reproché avec ce spectacle, on nous a dit qu'il était difficile de comprendre notre message, qu'on donnait l'impression d'aller nulle part. C'est précisément ce qu'on cherche à faire : on veut juste montrer cette histoire et voir ce que cela provoque. Nous ne cherchons pas à tenir un discours féministe, et j'espère qu'en laissant les choses irrésolues on reste fidèle à l'esprit de Verhoeven.

J. D. : La filmographie de Verhoeven est très éclectique, un peu comme s'il relevait des défis à chaque fois, faisait des expériences, passant d'un genre à l'autre, la SF, le thriller, le film d'aventures, le strip-club movie. C'est cet éclectisme et ce côté aventureux qu'on essaye d'avoir à notre manière. On expérimente beaucoup, on aime aller vers ce qu'on ne connaît pas. Ce qui est génial avec Verhoeven c'est qu'il trouve toujours l'occasion de pousser le bouchon, de repousser les limites, aussi bien au niveau de la mise en scène que de la photographie, la musique ou le jeu des interprètes.

V. R. : *Jouant avec l'esthétique kitsch des revues érotiques de Las Vegas, votre spectacle manie également la vulgarité, le bon et le mauvais goût... Est-ce que cela compte pour vous ?*

M. S. : Bien sûr, c'est présent dans notre travail, même si le bon et le mauvais goût, cela ne veut pas dire grand-chose pour moi. Ce genre de catégories esthétiques se définit toujours par rapport à un cadre social, politique.

La vulgarité, c'est un marqueur de classe, en tout cas c'est mon prisme de lecture. Je pense aussi à cette phrase de Pierre Bergé : « *Les dégoûts, c'est beaucoup plus important que les goûts* ».

Et puis jouer avec la vulgarité n'est pas une science exacte, il faut éviter d'en faire un discours, mais aussi une simple posture ironique. Mon cheval de bataille est de jouer cette histoire au premier degré dans l'écriture et dans ma manière d'être au plateau. Après, bien sûr, nous nous servons d'œuvres mainstream pour les détourner, pour saboter la forme, comme Verhoeven. Le scénariste de *Showgirls*, c'est quand même Joe Eszterhas, le mec qui a coécrit *Flashdance* !

J. D. : Oui peut-être que nous jouons avec le mauvais goût, comme Verhoeven le faisait pour dresser le portrait d'une ville, d'une époque, d'une industrie culturelle, et quand on se sert du mauvais goût on peut aussi y prendre goût ! Mais je pense que *Showgirls* est une œuvre plus violente que vulgaire, c'est un film sur l'exploitation, les rares personnages sympathiques se font écraser et les autres se font humilier pour de l'argent. En fait, si tant est qu'on arrive à s'accorder sur ce que ça peut bien vouloir dire, je crois que le bon goût lui aussi peut être de très mauvais goût, et inversement.

V. R. : *Comment avez-vous travaillé la musique avec Rebeka Warrior ?*

J. D. : Le défi a été d'écrire de la poésie à partir de *Showgirls*, de s'immerger dans le film pour le décrire en vers, de dix, onze ou douze syllabes. Il y a une ligne continue, une sorte de ritournelle minimaliste et entêtante, percée par des chansons de structure plus traditionnelle. Certaines sont écrites par Rebeka, d'autres par nous, et certains passages ont été faits à six mains. Mais là je parle des paroles. Pour la musique, Rebeka Warrior a fait ses merveilles, comme à son habitude. Et ça donne une sorte de rhapsodie techno, à la fois joyeuse et tragique.

ENTRETIEN

M. S. : Rebecka Warrior, et je le dis sans aucune malice, est la meilleure parolière du XXI^e siècle. Elle compose des haïkus, sujet, verbe et complément, et je suis très admirative de cette façon d'écrire, comme je le dirais d'un grand auteur. Et j'adore sa musique bien sûr, en solo ou avec *Sexy Sushi*, qui collait à mort avec ce qu'on voulait faire. On lui a donné la même consigne que Verhoeven au compositeur Dave Stewart : fais de la musique de merde. De préférence, avec les rimes les plus pauvres possibles ! Personnellement, je pense souvent les spectacles de manière musicale, un flow qui ne s'arrête jamais, un rouleau compresseur qui avance, t'écrase et ne te laisse pas le temps de respirer. Mais il a finalement fallu trouver le spectacle par des scènes dialoguées entre Jonathan et moi, car on n'en pouvait plus d'entendre des obscénités sur de la musique techno.

V. R. : *Ces séquences dialoguées ne sont-elles pas aussi un trait récurrent de vos spectacles ?*

M. S. : Oui, on a toujours écrit comme cela avec Jonathan, en discutant. L'air de rien, tu peux raconter beaucoup de choses sur le mode faussement dilettante de la discussion. On aime bien donner à voir une pensée qui avance, qui se construit, qui se contredit totalement, tout en éclairant le sens des moments plus abstraits du spectacle. Les discussions un peu décousues où les personnages se prennent la tête, tout en parlant de sujets très précis, sont souvent les moments que je préfère dans les films. J'adore Tarantino pour cela.

J. D. : C'est vrai que ces dialogues reviennent souvent dans nos spectacles, Bergé et Saint-Laurent dans *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond*, le couple Assad face à un duo de candidats français à la présidentielle dans *Le Sacre du Printemps arabe*, des entrepreneurs du BTP au Sénégal dans *Dormir sommeil profond...*

La conversation c'est à la fois une manière de travailler et une manière d'écrire.

V. R. : *Comment est venue l'idée de passer du pluriel au singulier, de jouer tous les rôles du film ?*

M. S. : La forme musicale de ce spectacle nous a également été inspirée par un film que mon voisin m'a fait découvrir pendant le confinement, *Trapped In The Closet*, où un même acteur chante tous les rôles d'un soap-opera. On a mis du temps avec Jonathan pour trouver comment entrer dans *Showgirls* sans être dans le commentaire, sans s'adresser seulement aux spectateurs qui connaissent le film. Il fallait en fait que je sois dans le film, que je donne à voir à tous les rôles, de l'intérieur, et qu'on ne sache pas vraiment qui est en train de parler, quel personnage, qui d'Elizabeth Berkley ou de moi !

PARCOURS

Marlène Saldana

Marlène Saldana est actrice, danseuse, autrice, metteuse en scène. Née en 1978 à Lyon, elle suit la formation à la Scène sur Saône, école de théâtre et poursuit son apprentissage auprès d'Edward Bond, Alain Françon et Jean-Pierre Vincent.

Elle travaille avec la compagnie du Zerep (Sophie Perez), Boris Charmatz, Christophe Honoré, Ashley Chen, Jonathan Capdevielle. Elle travaille également avec Yves-Noël Genod, Jérôme Bel, Marcial Di Fonzo Bo, Théo Mercier, Jeanne Balibar.

En 2019, elle reçoit le Prix du Syndicat de la critique pour son rôle de Jacques Demy dans *Les Idoles* de Christophe Honoré.

Depuis 2008, Jonathan Drillet et Marlène Saldana écrivent et mettent en scène leurs propres spectacles. En 2011, ils fondent leur compagnie The United Patriotic Squadrons of Blessed Diana. Ils créent notamment *Dormir Sommeil Profond*, *L'Aube d'une Odyssée* (2011), une pièce sur la Françafrique et les Affaires Étrangères créée au Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national ; *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond* (2013), un ballet néo-romantique en forme de contre-biopic sur le couple Bergé-Saint Laurent, créé à la Ménagerie de Verre. En 2016, ils mettent en espace un texte de Margret Kreidl pour le Festival Actoral (Marseille), conçoivent une performance pour le club Silencio (Paris), et présentent une recreation du projet *Spokaoko* de la metteuse en scène américaine Annie Dorsen (Gennevilliers).

En 2017, ils proposent *Le Sacre du Printemps arabe* au Centre National de la Danse et collaborent avec Théo Mercier pour la création de sa deuxième pièce (*La Fille du collectionneur* produit par Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national).

En 2020, ils cosignent avec Gaëlle Bourges et Mickaël Phelippeau le tryptique *22 castors front contre front*, pièce pour vingt-deux interprètes issus de l'atelier chorégraphique de l'université de Poitiers programmé par le TAP-Théâtre Auditorium de Poitiers lors du Festival À Corps. En 2021, ils créent la pièce *Showgirl* adapté du film de Paul Verhoeven au Théâtre Saint-Gervais dans le cadre du Festival La Bâtie à Genève. Leur prochaine création *Utsu mono to utaruru mono*, autour de la comédie musicale *Cats*, sera créée aux Subs à Lyon en 2024.

Jonathan Drillet

Jonathan Drillet est acteur, dramaturge, auteur, metteur en scène. Né en 1981 à Saint-Brieuc, il suit la formation de l'école du Louvre et du conservatoire d'art dramatique du 20^e arrondissement de Paris.

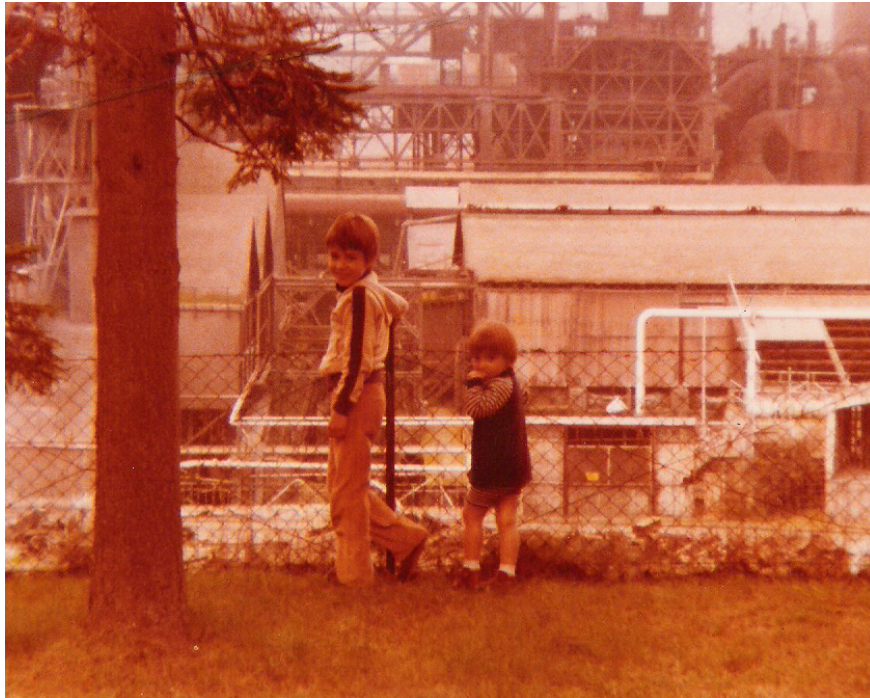
Il travaille notamment avec Raimund Hoghe, Hubert Colas, Sanja Mitrović, Gerard&Kelly, Julien Prévieux et, en tant qu'interprète et collaborateur artistique, avec Jonathan Capdevielle, Théo Mercier et Phia Ménard. En 2019, il écrit le texte de la pièce *Affordable Solution for Better Living* de Théo Mercier et Steven Michel, qui reçoit le Lion d'Argent de la Biennale de danse de Venise.

SPECTACLES À SUIVRE

Longwy-Texas

Spectacle de Carole Thibaut

Du 4 au 6 mars



© Jacques Thibaut

Rebota Rebota y en tu cara explota

Spectacle d'Agnés Mateus et Quim Tarrida

Du 15 au 20 mars



© Quim Tarrida